

Entretenir ce passé, c'est avancer vers l'avenir...

Transmettre cette douloureuse histoire, c'est quitter Hier, c'est vivre Aujourd'hui, c'est songer à Demain...

Pour ne pas oublier

Pour ne pas nier

Pour ne pas ignorer

Pour commémorer

Pour admettre

Pour savoir

Se souvenir d'Auschwitz et du reste...

Nous avons suivi la route interminable des rails.

Nous n'en avons pas tout de suite vu la fin.

On ne la voit pas tout de suite cette fin.

Ils semblent aller jusqu'à l'infini ces rails.

Nous avons suivi le chemin des déportés d'Auschwitz...

Les latrines sont toujours là.

Si l'on peut appeler ces trous béants et collés les uns aux autres des « latrines ». Servaient-ils vraiment à des hommes ? La proximité aberrante reliant un trou à l'autre laisse dans ces lieux une certaine bestialité. Ils n'ont même pas pris la peine de détacher du mur les anneaux qui, dans cette ancienne étable, servaient à attacher le bétail. Ils sont toujours là, et ont dû rappeler chaque fois aux déportés la condition à laquelle on les rangeait...

Aujourd'hui à Auschwitz, il fait froid, très froid mais il fait beau.

Curieusement aujourd'hui, Auschwitz n'est pas noir, il ne neige pas comme dans les films.

Il fait beau.

En ont-ils connu des jours comme celui-ci, ensoleillés et témoins de la douceur de la vie ? Combien ont alors désespéré de ne plus en profiter libres ? Combien au contraire, ont ainsi repris courage quelque temps encore, se disant que cela finirait bientôt ?

Au fond du camp, il y a les ruines des fours crématoires et des chambres à gaz détruits par les nazis. Il ne reste, de chaque côté du monument dédié aux victimes, qu'un amoncellement de briques, qui semblent encore fumantes.

Sur ces ruines, une rose.

C'est un beau message que cette rose ici. Un message silencieux de quelqu'un qui a vu, qui a essayé de comprendre, qui leur dit au revoir peut-être à ces gens qui sont morts là où gisent ces traces de l'horreur passée...

Arbeit macht frei.

Nous la voyons enfin cette pancarte. Le travail rend libre. Etaient-ils vraiment libres les hommes d'Auschwitz ? Les déportés prisonniers de leur propre mort, leurs bourreaux de leur propre folie...

La place de l'appel est toujours là. Le mur des exécutions aussi. Il reste même la potence, noire, dressée, sinistre où le Dernier est mort.

Il est aujourd'hui à Auschwitz, un mur couvert de photographies. Ce sourire espiègle du petit garçon, le frère et la sœur qui se tiennent par la main le temps d'un cliché, ces poses d'enfants sages, ces portraits de famille, ces embrassades, ces amis insouciantes, ce sont des clins d'œil à la Vie... Ce sont des regards humains, des gestes humains, d'hommes libres et en paix.

Alors pourquoi eux ?

Qu'ont-ils de différents ces gens ?

Qu'avait-on de plus qu'eux ?

Qu'avaient-ils de moins que nous ?

Ces photos sur le grand mur noir sont mille fois plus émouvantes que la vision des cadavres ou des fours crématoires car elles sont les preuves de l'absurdité de l'œuvre nazie, elles reflètent cette entreprise inimaginable pour tout être humain digne du nom d'Homme.

Ce qu'il reste de cette folie meurtrière,

c'est cet amas de chaussures, usées et percées de toutes parts,

c'est cet océan de chevelures vieilles et décolorées par le temps,

c'est cet amoncellement de béquilles tordues

mais aussi ces dents arrachées, ces peignes ébréchés, ces lunettes rouillées et ces valises où sont encore nettement visibles, soigneusement écrits en grands caractères les noms d'innombrables familles qui ne sont plus là...

On ne peut pas pleurer à Auschwitz. La peine, la désolation que l'on ressent va au-delà des larmes.

La première chambre à gaz, mise en service à Auschwitz est le dernier des lieux qu'il faut visiter.

C'est d'abord cette pièce obscure, froide et totalement nue.

En haut, l'ouverture par où le gaz arrivait. [...] Puis il y a cette pièce noire, qu'éclairent seulement les cierges qui sont laissés là.

Le message que nous aurons laissé, ce sont ces lueurs qui brillent dans ce noir total de la première chambre à gaz d'Auschwitz.

Maintenant il y a ce chant.

Un chant très grave, très doux, très profond aussi. Les hommes qui chantent sont juifs. Ils sont venus à Auschwitz et ils prient, debout, se balançant d'avant en arrière, berçant leur douleur la torah dans les mains... Derrière eux il y a les fours crématoires, éclairés par les bougies. Ces lueurs-ci font peur. Elles sont pour nous, qui n'avons pas vécu ce passé, comme le feu dévorant du four crématoire. Mais elles soulagent et apaisent aussi, car elles sont l'au revoir à ces millions de morts dont nous ne pourrons jamais faire le deuil...

On ne peut pas pleurer à Auschwitz. La peine, la désolation que l'on ressent va au-delà des larmes.

Nous n'avons pas vu l'innommable, nous avons vu ce qu'il a laissé...

Le visage de cet homme est grave.

Quand il parle, un silence religieux l'écoute.

Cet homme est revenu d'Auschwitz, il raconte.

Il souffre cet homme, il est fatigué.

On a touché à sa dignité, voulu lui arracher son humanité...

Il est là pour dire l'indicible, pour témoigner de l'impensable.

S'attend-il à ce que nous comprenions ?

Ou veut-il seulement nous faire comprendre que tout cela est de l'ordre de l'incompréhensible ?

Il souffrira toujours cet homme...

La blessure qui s'est ouverte en lui ne cicatrisera jamais,

Il la ravive même, en portant sur ses épaules le lourd fardeau,

De celui qui témoigne,

De celui qui transmet,

De celui qui entretient ce souvenir.

La blessure qui s'est ouverte en nous n'est pas aussi profonde, ni d'une douleur aussi vive,

Mais elle est là...

Il faut la raviver même, en le relayant lui et les autres, en prenant ce même fardeau,

De ceux qui témoignent,

De ceux qui transmettent,

De ceux qui entretiennent ce souvenir,

Au nom de ce que nous avons vu Auschwitz...

**Samanta Barot, 1e L, Lycée du Cheylard (07), avril 2005**